

Jean-Yves Cadoret

LA OU JE VIS

(extraits)

La poésie, c'est *là où je vis*.

[...] L'action de me confondre avec le monde comporte une partie incantatoire dont le but est de douer l'univers d'une vie semblable à la mienne.

Georges Ribemont-Dessaignes

Le tableau est une somme
du rougeoiement de l'être - il existe

Jacques Chessex

Mis en ligne le 27 octobre 2014

LIMINAIRE

J'étais à un croisement de ma vie où je perdais un à un mes repères. Des mots simples et nécessaires comme désir, partir, se vidaient de leur sens. Sous la tyrannie du court terme, comme un hamster dans sa roue, je passais mon temps à compter jusqu'à dix :

1 - 2 - 3 ... 1 - 2 - 3 ...

journées-salami débitées en rondelles (perdre l'entier de sa vie, c'est en apercevoir la fin), et il m'arrivait parfois, comme les petits oiseaux à l'œil inquiet de la vieille récitation, d'attendre jusqu'au jour la nuit qui ne venait pas.

En fin d'après-midi, je rejoignais mon fauteuil fatigué dans le salon, en face de l'énigmatique – mais extraordinairement pénétrant - *Hommage à Caillois* d'Henri. Par chance, il arrivait que le soleil en tombant perce sous les nuages et l'illumine d'une gloire orangée. Je pensais alors au phénomène atmosphérique de l'*alpenglühn*, qui m'avait fasciné étant enfant, autant pour son nom que pour sa réalité : lorsque le ciel au crépuscule fonctionne comme un miroir, faisant qu'après sa disparition le soleil embrase brusquement les cimes au levant. Ainsi continuait de s'embraser le tableau après que mon regard – du moins le croyais-je – se fut éteint.

J'avais donc un motif d'espoir au cœur de ma saison froide.

Les murs de la maison sont couverts d'œuvres d'Henri, au point que nos enfants iconoclastes lui ont conféré le titre de « peintre officiel ». Pourquoi aurais-je limité au sphinx Caillois le phénix de l'*alpenglühn* ? Le peintre officiel ne me donnerait-il pas d'autres opportunités de ré-ouvrir l'œil et de réchauffer ma vie en panne à de nouveaux feux de paroles ?

Là où je vis : l'anti *Salon de 2013*. Travail d'oubli – de ce que je sais de l'art en général et de l'art d'Henri Girard en particulier. Grand nettoyage égoïste. Me retrouver sous la poussière des ans grâce à la médiation de ses tableaux. Les tableaux d'Henri Girard, suivant la chronologie de leur découverte : objets archéologiques de ma propre vérité.

Février 2013

MARELLE VERTE



trinité
d'un pur dieu-parfum d'avant l'homme
les roses pourpres que l'amoureuse a disposées
dans le vase à long col
sont devenues vérité révélée
devant le polyptique de la marelle verte

marelle officiante

sage femme

kôan

rinceur d'œil
par qui formes et couleurs
prennent sens
dans les noces de l'eau et de la lumière

violet indigo bleu vert jaune orangé rouge
(*Vous Ici Belle Voisine, Jolie Ovation Radiieuse !*)

B-A BA de la peinture

poussée vitale

marelles-apsaras
marelles en gésine
dans la mer de lait des origines
du temps sans terre ni ciel
où vivre était une danse

HOMMAGE A CAILLOIS



I (Παιδια)

au commencement était le noir
non pas tableau noir

mots et dessins à la craie
traces râpeuses d'un rituel oublié
flottent au fil du vide

non pas trous noirs

constellations diatomées
méduses ou vaisseaux spatiaux
piègent la lumière froide

noir abysse

noir nuit

ciel et mer sur lesquels se ferment

plaques tectoniques

deux paravents de terre parcheminée

et s'ouvrent

me font signe -

à la recherche d'un soleil intact

dans la lumière convalescente d'une fin d'après-midi d'hiver

j'entre dans le grand carré sphinx

par une fosse Calypso une fontaine de galaxies

et remonte du regard le temps que le carré contient
(le tableau est une machine à fabriquer du temps)
dénombrant les cristaux de la métamorphose
turquoises

grenats

topazes

au contact des plaques

claire-voie de la terre sur les formes primordiales
complexifiant les formes

travail de sape inverse
donnant sens à l'histoire
mémoire

avenir

à la rencontre de la science et du désir

II

(Ludus)

Agôn (compétition)

Alea (chance)

Mimicry (simulacre)

Ilīnx (vertige)

Les seuls mots décryptés nous disent que peindre est la somme des jeux mais ne livrent pas les clés de la langue sacrée. Le champ de fouilles du tableau fait signe tout en restant sur la réserve. Science contingente (non pas mensongère : autant de vérités que de regards et d'étoiles) : le travail d'hier est à reprendre, demain et d'autres chercheurs détiennent d'autres clés qui ouvriront d'autres possibles.

Ce qui demeure est l'énigme du premier regard : pourquoi dans cet *hommage à Caillois* ai-je d'abord vu son *portrait* ?

Portrait d'un homme en deux : d'un côté l'homme du chant, Caillois l'Indien, portant masque toltèque incrusté de pierreries, wampuns iroquois, parflèches crow... dissymétriques et versicolores ; de l'autre l'homme du nombre, Caillois Diogène, déjouant les artifices des rites magiques autant que les certitudes des savoirs cloisonnés.

Mais portrait d'un homme réconcilié par sa proximité avec le peintre, comme lui dans sa pratique à la fois instinctif et inquiet, sans cesse à la recherche d'analogies entre les règnes naturels pour trouver sa place dans le Cosmos en y laissant une trace lumineuse.

CHAPELLES

I



quatre chapelles encloses
dans un labyrinthe de marches
d'où s'évader vers le ciel bleu
par la blancheur des murs

II



trois chapelles bleues
ont posé leurs échelles
sur le ciel moissonneur d'ailes
et d'écume

III



reflets du ciel
sur le parvis des chapelles
où le meltem a déposé
des constellations de sable

ALÒNI



caïque de pierres blondes
apportant de l'île céréalière
la sueur des hommes
et la lumière des dieux

grand soleil timonier
du navire sous pavillon grec
de la chambre que ballotte
la houle des saisons

beau fixe sans faillir
aux manœuvres élémentaires
des bolinches de l'amour
et des croisières du sommeil

viatique pour s'arracher
à la baine des jours
puits de lumière
cercle magique

χρυσόπηγη tisonnant
le pot au noir de la fatigue

planche à dépiquer
les signes de vie du désespoir

LE CHANT DU MOULIN



*Toujours de la verticalité
Dans le chant
Guillevic, Le chant*

je ne l'entends pas
- ou pas encore
mais je sens
que je m'élève avec

et qu'il ne viendra pas
du dehors

le chant c'est ma voix
plus profonde
et plus haute
à partir du papier youki

où s'imprime *une somme*
du rougeoiement de l'être

sang vermeil sous l'écorce
palpitant de quelle pluie d'or
à quel grésil
comme deux mains
nouée

ici
les mots ensommeillés
ou nourris d'eux seuls
trop lourds
décrochent

le silence serait-il la clé du chant

sinon le silence
l'allègement

il me faut remonter
vers les étages supérieurs

1 - 2 - 3 ... 1 - 2 - 3 ...

*Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.*

épreuve
ascèse

ermite de mon chant
dans son flot de lumière
qui coule et pourtant monte
sans cesse et toujours là

présent mais sans peser
traversant l'air sans l'alourdir
partageant l'aire sans la briser

accueillant accueilli
aux caresses des couleurs
accordé

TABLE

LIMINAIRE

MARELLE VERTE

LA VIERGE DE VIDRA

HOMMAGE A CAILLOIS

CHAPELLES

VERS L'ALÔNI

ALÔNI

CYCLADES

DEUX NOTES DU BORD DE MER

ICARE – CAGE A OISEAU – PLUME

LE CHANT DU MOULIN

ENGRENAGES

PAR LES CHEMINS CREUX – QUELQUES NOTES DE MUSIQUE

puis EMPURIES